

Le silence de la langue de mon père, l'arabe

Leïla Sebbar

Volume 33, numéro 3, automne 2001

Algérie à plus d'une langue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501312ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501312ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Le silence de la langue de mon père, l'arabe

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sebbar, L. (2001). Le silence de la langue de mon père, l'arabe. *Études littéraires*, 33(3), 119–123. <https://doi.org/10.7202/501312ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>



LE SILENCE DE LA LANGUE DE MON PÈRE, L'ARABE

Leïla Sebbar

■ L'Algérie française, coloniale.

J'habite la maison d'école, la maison de ma mère, dans l'école de mon père : *École de garçons indigènes*, à Eugène-Étienne Hennaya, près de Tlemcen. C'est ce que je crois.

À l'écart du village européen, le centre où s'ordonnent en carré les écoles, le dispensaire, l'église, autour de la place réservée aux Français, plusieurs fois par an, on entend la musique des fanfares, et des bals les jours de fête, au bout d'une route qui ne sera pas goudronnée, vers la cave vinicole et les domaines des colons, le quartier arabe, on ne disait pas « le village nègre », comme à Bel-Abbès, Oran, Aflou ou Batna, pour désigner le quartier populaire où habitaient des Arabes et autrefois les artisans nègres, les maîtres des métiers impurs, bouchers, forgerons, tanneurs... Des noirs africains habiles, indispensables et méprisés, ils se sont mêlés aux Berbères et aux Arabes, mais l'histoire coloniale puis nationaliste et nationale les a oubliés, comme la France, « mère-patrie », a longtemps oublié ses tirailleurs algériens, sénégalais, annamites... On peut voir aujourd'hui à Fréjus, dans le Var, sur la Croisette, un monument de 1994, « dédié à toutes les troupes noires qui ont vaillamment servi sous le drapeau français pendant plus d'un siècle et dont Fréjus était la plus importante garnison », aux pieds des soldats noirs, cette adresse du poète africain Léopold Sédar Senghor :

À L'ARMÉE NOIRE

« Passant,
ils sont tombés
fraternellement unis
pour que tu restes Français. »

Depuis 1993, on se promène dans les allées funèbres de l'immense « Mémorial des guerres en Indochine », où s'alignent les listes murales des noms arabes, berbères, africains, indochinois, français quelques-uns, on lit, on déchiffre des noms exotiques, on n'entend pas les langues. Ils sont tous morts, les soldats. Sur une dalle, entre des colonnes de silence, on a gravé :

ICI REPOSENT LES CORPS DE
3152 MILITAIRES MORTS POUR
LA FRANCE EN INDOCHINE
1939 1954

Ces cimetières sont « les villages nègres » de l'armée coloniale, mais des villages éternels, en beau marbre blanc.

La maison de ma mère n'est pas sa maison. C'est la maison de l'État français, de l'Instruction publique, dans l'école de l'*instituteur du Bled*, mon père, « le petit Arabe, meilleur que les petits Français », dans la belle langue de la France, sérieux, curieux, doué pour les mathématiques, il lit tout, il apprend tout, il aime réciter les poèmes qu'il découvre en même temps que la géographie fluviale du pays de France, ce pays des rivières, où il rencontrera la jeune Française, éblouie d'entendre un jeune homme étranger qui parle sa langue, si parfaitement et sans l'accent de la province aquitaine. Il ne ressemble pas aux hommes de la Dordogne natale, elle l'écoute, il parle si bien. Lorsqu'ils se penchent vers la Garonne, elle voit sa main brune, le seigle mûr des champs de son père, sur le parapet qui longe le fleuve dans la ville. Ce qu'elle imagine, du pays de cet homme et de son peuple, je ne sais pas.

Ses yeux sont bleus.

Il porte des lunettes rondes en écaille.

Il sera instituteur.

Il n'emène pas sa jeune femme dans une citadelle fortifiée des Hauts-Plateaux algériens, comme Sid-Ahmed Tidjani, grand maître religieux de la confrérie d'Aïn-Madhi, son épouse champenoise, Aurélie Picard, rencontrée dans un hôtel de Bordeaux où s'est réfugié le Gouvernement de la Défense Nationale, pour fuir l'occupation allemande, on est en 1870. La citadelle ne sera pas musulmane mais laïque. C'est l'école de mon père à Aflou, un village des Hauts-Plateaux du Djebel Amour. On est en 1940.

Désormais, et jusqu'en 1962, l'année de l'indépendance algérienne (et même quelques années après), la maison de ma mère, la maison d'école, de ville en ville, jusqu'à Alger, au Clos-Salembier, devient une *Petite France* édiflée au nom de la République française, à l'intérieur des murs et de la clôture qui cernent l'école et la séparent des pauvres maisons arabes d'où viennent les garçons pour des nourritures spirituelles et terrestres. Mon père est le premier maître qui donne à manger, sous le préau, à des enfants, des « fils du pauvre », dont ce sera le seul repas de la journée. Aucune maison du village ne jouxte l'école. D'un côté le stade, de l'autre une esplanade de terre où sèchent les piments rouges, une route vers les orangeries, une route le long de la cave vinicole, peut-être allait-elle jusqu'à la gare désaffectée ? La *Petite France* des instituteurs laïques, mon père et ma mère, est dirigée de main de maître, pour devenir une République idéale, *intra muros*, où s'exercent, au nom de la justice, de l'égalité, de la fraternité, les lois de l'apprentissage scolaire, dans les livres de la France, la langue de la France, la géographie et l'histoire de la France. Ma mère nous élève en petites filles de la République française, dans sa langue, dans ses livres, elle nous transmet un savoir universel, une langue unique. Petites filles modèles, nous lisons avec passion la comtesse de Ségur, nous ne sommes pas Sophie, plutôt Camille et Marguerite, et la série édifiante de l'Helvétique *Heidi*. La France des livres habite notre chambre, et la maison ne parle pas la langue étrangère, l'arabe. Nous avons les gestes de ma mère, la *Française de France*, sa voix, sans l'accent populaire des Pieds-noirs (mâtiné de français dégradé et d'espagnol), nous parlons la langue des livres que ma mère reçoit de France, ils sont serrés sur deux rangs derrière les vitres de la bibliothèque, nous portons des

robes taillées et brodées comme dans les journaux de mode auxquels ma mère s'est abonnée. Pour nos cheveux, ma mère choisit des rubans écossais, la couleur diffère pour chacune des trois sœurs. Nous sommes les filles accomplies de notre mère-institutrice. Nous savons coudre, broder, tricoter. Dans la maison, il y a un piano. Ma mère nous enseigne l'hygiène, la cuisine française, et la politesse.

Ma mère est le meilleur de la France des Lumières et de la Raison.

Et mon père ?

Je crois que mon père est fier de sa *Petite France* qu'il transporte d'un poste à l'autre, dans la maison d'école que l'ingéniosité de sa femme transforme en maison chaleureuse et généreuse. On le félicite, le jardin, les enfants... dans la langue de la France, jamais dans la langue du pays « indigène ». Dans la maison de sa femme, mon père ne parle pas la langue de sa mère. Il est arabe et je ne sais pas qu'il est arabe. Il est d'abord mon père, attentif, présent, patient (son nom même le dit, mais je l'ignore) et maître d'école, il résout magiquement les problèmes dont je lis et relis l'énoncé sans comprendre la langue mathématique, étrangère pour moi, familière à mon père. Je ne m'étonne pas qu'il ne parle pas la langue de la rue arabe, pourquoi la parlerait-il dans la maison de la France, désormais sa maison, là où, sans l'autorisation de la communauté familiale et musulmane, il a fondé une famille séparée, sa famille, avec l'Étrangère, dans la langue étrangère, cette langue qu'il transmet (pas seulement la langue) à des enfants du Bled, langue obligatoire de l'ordre et de la loi, la ruse de l'*Infidèle*, du Nazaréen pour introduire le doute et ces enfants-là, enfermés dans l'école de la France seront des étrangers à la terre de leur mère... Qui pense cela, à ce moment-là ? Peut-être, déjà, des élèves de mon père, nourris à la France, et parfois à la Révolution française, organisent, en clandestins nationalistes, la prochaine insurrection ? Certains auront fait le voyage à pied, d'ouest en est, après les massacres de Sétif en mai 1945, et neuf années plus tard, les premiers instituteurs, Français de France, seront leur cible ?

Mon père ne nous parle pas sa langue.

Il ne nous raconte pas les légendes de son peuple, ni le petit homme rusé, Djha, qui se moque des puissants et des despotes.

Dans la bibliothèque, pas un livre, pas un mot de sa langue (je ne sais pas qu'il connaît par cœur le Coran, qu'il a reçu comme les autres garçons, assis en rond autour du Maître, de violents coups de la longue baguette en bois d'olivier, qu'il a écrit, de droite à gauche sur la planchette de noyer léguée par son père, de père en fils, après lui son fils aîné n'héritera pas de la précieuse planche du frère bien-aimé que la sœur analphabète garde près du petit marabout dans la chambre bleue du Vieux Ténès, la ville natale de mon père). J'aurais vu le dessin de la langue inconnue, sans le connaître, je l'aurais reconnu, si un livre avait été oublié derrière les livres de la France, j'ai si souvent cherché ceux qui auraient été savamment dissimulés, une sorte de petit *Enfer*, je n'ai rien trouvé que des planches anatomiques illisibles, que je n'ai pas regardées, ou à peine.

Aïsha puis Fatima, les sœurs des maisons pauvres qui aident ma mère, parlent une langue domestique, réduite aux mots juxtaposés du ménage, de la lessive et du repassage. Ma mère, institutrice, corrige leurs erreurs, infatigable. Mon père traduit les ordres et les conseils de ma mère, lorsque le travail n'est plus seulement routinier. Je l'entends, de loin, au fond du jardin près de la buanderie, il parle la langue des bonnes, sa langue ?

Et les garçons, peut-être les petits frères, les jeunes cousins de Aïsha et Fatima, ceux qui nous lancent, non pas les cailloux du chemin, mais les mots d'une langue barbare, la langue de mon père ? Des insultes, il n'y a pas de doute, où se mêlent des mots que je comprends : *Roumia* et *Roumiettes*, la Française, la Chrétienne, l'Étrangère, ma mère, et nous trois qui marchons vers l'école des filles, de l'autre côté du chemin qui monte vers les maisons et les rues françaises, nous, les filles de cette femme qui n'est pas la bienvenue, et le mot répété cent fois, agressif, sexuel (je le sais sans le savoir, c'est le rire satanique, lubrique des garçons qui me dit que ce mot-là est interdit, mais licite contre nous, les filles de la Française), c'est l'arme qui frappe et qui tue, le couteau qui égorge et le sang coule, le mot persécuteur, assassin, l'orgueil des garçons, ils sont pauvres mais leur force virile est immense et ils peuvent nous donner la mort, mais avant la mort, la honte, le mot claque, hurlé par des garçons heureux d'humilier, de terroriser les trois sœurs qui vont en silence, main dans la main, sur le chemin de l'enfer, le mot roule, gronde, vrille, bondit de l'un à l'autre jusqu'à nous : *Nique... Nique...* (Je l'ai retrouvé de l'autre côté de la mer, déferlant des banlieues où vivent aujourd'hui les fils et petits-fils de ceux qui le criaient vers nous, ils ont quitté le village fertile devenu infertile, ils ont vécu dans les « cités nègres » de la périphérie, après les bidonvilles, leurs enfants ont colonisé la langue de la France, et quel est le Français aujourd'hui, jeune ou vieux, qui n'a pas entendu ce mot-là, dont la violence sexuelle s'est atténuée au passage de l'Algérie à la France, de la banlieue à la ville ?). Je sais que j'ai déjà raconté, écrit (et plusieurs variations ont suivi les mots arabes des garçons du chemin) ma stupéfaction muette à ne pas oser penser que la langue qui voulait ma mort, la mort de mes sœurs, c'était la langue de mon père.

Non. Mon père ne parle pas la langue des bonnes, ni celle des garçons sauvages qui nous injurient chaque jour d'école. Je ne dis rien à mon père de ces blessures quotidiennes, dès que je franchis le portail qui nous sépare du chemin hurlant. Longtemps après, très longtemps, mon père, en exil dans le pays de ma mère et de la langue qu'il aime, lira ce que j'écris de sa langue qui nous insulte, il ne dira rien. Comme il n'a rien dit de la maison de sa mère, de son peuple, de sa langue, et du pays, son histoire, ses histoires. Rien. C'est le silence. Obstinement, du côté du père, de l'arabe, de l'Algérie ancestrale. Les garçons du chemin me disent que ma mère ne devrait pas être la femme du maître, ni ma mère ; que la maison de mon père n'est pas sa maison ; que l'Algérie n'est pas son pays, ni le mien ; criant ce seul mot, ils disent, par ce harcèlement qui les réjouit, que je ne suis pas la fille de mon père, je ne suis pas la fille de sa langue, ni de sa terre, la mère de ses enfants n'est pas une femme du peuple algérien. Le silence de la langue arabe, les garçons le déchirent, cruauté volontaire, sinon pourquoi cet acharnement tous les matins, année après année ?

Au premier jour de l'insurrection, novembre 1954, on tue des instituteurs, comme cinquante ans plus tard lorsque le frère tue le frère. Les enfants de la langue de mon père ? Les enfants instruits par l'*École de garçons indigènes*, dans la langue étrangère, ennemie ? Ils vont tuer le Maître, ils vont massacrer sa famille, coloniale et impie ? Mon père, que dit-il ? Rien. Ni en français, ni en arabe. Dans la chambre de la maison d'école, ils parlent, mon père et ma mère, ils se parlent, à mots murmurés, je les entends. Nous ne posons pas de questions, ce n'est jamais le moment de poser des questions. Et moi, protégée contre les mots des fils du peuple de mon père, dans la forteresse des livres et du savoir, ce que les jeunes filles de la Colonie me disent, dans la langue de ma mère, dénaturée, je le tais. Les questions insidieuses (j'ai écrit dans un autre texte, les mots quotidiens de l'inquisition de l'Algérie française) dont je ne saisis pas tout de suite la perfidie, elles les répètent, variant le thème. Mon nom même, prénom et patronyme, annonce que je suis la fille de mon père, un Arabe, un ennemi de la

France, un assassin de bons, de vrais Français, propriétaires industriels de ce pays sauvé de la friche et de l'ignorance, en rupture salutaire de langue inculte, de religion obscurantiste, de coutumes obsolètes. Les jeunes filles me somment de donner les preuves qui affirment, sans équivoque, que je ne suis pas la fille de mon père. Je me tais. La langue de ma mère, je n'en connais pas les ruses procédurières, m'abandonne au silence coupable, et la langue de mon père, interdite à l'intérieur des murs de la France barbelée, ne peut rien pour moi, ni mon père, ni ma mère. Mes deux sœurs ont-elles affronté les mêmes interrogatoires, les mots de la haine dans les deux langues ? (Aujourd'hui encore, je ne le sais pas. Nous pourrions parler. Nous ne parlons pas.) Volontairement, je me mets hors-vie, dans la vie des livres, romans traduits de langues étrangères à la Colonie, à la Guerre, loin, toujours plus loin, de la Russie avant la Révolution d'octobre à l'Amérique américaine et latine, je me soustrais à la langue de mon père, l'Algérien, à la langue de ma mère, la Française.

Les livres ne me quitteront pas. Ils ne m'ont pas apaisée, ceux que je lis, revenant à la langue de ma mère, je lis avidement les écrivains français (pourquoi Proust en même temps que Céline ?) et les frères de mon père en langue arabe, je les lis, traduits, et sous la langue française, j'entends la langue de la mère de mon père, elle n'est plus muette. Je peux désormais l'écouter, en clandestine, du côté des femmes arabes de la banlieue française, je n'ai pas le sens des mots, seulement la voix de la langue des femmes d'Hennaya, du Clos-Salembier à Alger, je ne les voyais pas, je ne savais pas ce qu'elles disent à l'intérieur des cours, masquées par les linges sur le fil, derrière le portail entrouvert, les sœurs et les cousines de Aïsha et Fatima, les femmes du peuple de mon père. C'est elles que je veux entendre, la mère et les sœurs de mon père, à peine entrevues dans la petite cour du Vieux Ténès, un figuier dans la cour, et du jasmin (j'ai parlé d'elles, dans un texte ancien, elles reviendront vers moi), je veux les entendre, les écrire dans la langue de ma mère, pour accéder au père, au silence de sa langue, l'arabe, l'arabe de mon père.

J'écris. Des livres. J'écris la violence du silence imposé, de l'exil, de la division, j'écris la terre de mon père, colonisée, maltraitée (aujourd'hui encore), déportée sauvagement, je l'écris dans la langue de ma mère. C'est ainsi que je peux vivre, dans la fiction, fille de mon père et de ma mère.

Je trace mes routes algériennes dans la France.